

Chapitre I

UNE ENFANCE EN ÉCOSSE

Quand j'étais petit, en Écosse, je raffolais de tout ce qui était sauvage, et toute ma vie je n'ai fait que me passionner toujours plus pour lieux et créatures sauvages. Par chance, aux alentours de ma ville natale de Dunbar, sise au bord de la coléreuse mer du Nord, et bien que la majeure partie des terres y fût doucement cultivée, les étendues sauvages ne manquaient pas. Avec des camarades à la santé robuste et tout aussi sauvages que moi, j'adorais parcourir les champs pour entendre les oiseaux chanter, ou errer le long du rivage afin d'examiner les algues et les coquillages, les anguilles et les crabes dans les trous d'eau entre les roches à marée basse, et pour en être émerveillé; mais surtout regarder les vagues, au cours de tempêtes épouvantables, fondre dans un tonnerre sur les rochers noirs et les ruines déchiquetées du bon vieux château de Dunbar, alors que ciel et mer, vagues et nuages ne faisaient plus qu'un. Jamais l'idée de faire l'école buissonnière ne nous vint à l'esprit, pourtant sitôt que j'eus cinq ou six ans, je me sauvais dans la campagne ou au bord de la mer presque tous les samedis, et pendant les vacances tous les jours hormis le dimanche, en dépit de l'ordre formel de rester à jouer à la maison, dans le jardin et dans la cour, de peur de risquer d'apprendre à penser à de vilaines choses et à dire de vilains mots. Tout cela en pure perte. Malgré les punitions cuisantes qui s'en-

suivaient inéluctablement, la sauvagerie ancestrale qui coulait naturellement dans nos veines poursuivait son cours glorieux, aussi impossible à abattre ou arrêter que les étoiles.

Mes premiers souvenirs de la campagne remontent à de brèves promenades en compagnie de mon grand-père, lorsque j'avais peut-être à peine plus de trois ans. Grand-père m'emmena une fois dans les jardins de Lord Lauderdale : j'y vis des figes qui poussaient contre un mur exposé au soleil, j'en goûtai quelques-unes et l'on me donna à manger autant de pommes que je voulus. Au cours d'une autre promenade mémorable, dans une prairie à fourrage, où pour nous reposer nous étions assis sur l'une des meules de foin, je décelai un cri perçant, extrêmement aigu, sur quoi, me relevant d'un bond, j'attirai l'attention de grand-père. Il me répondit qu'il n'entendait rien que le vent, mais je n'eus de cesse que le foin fût fouillé, retourné, jusqu'à tant que nous découvrîmes la source de ce bruit insolite – une mère campagnol avec, pendus à ses tétons, une demi-douzaine de petits tout nus. Ce fut pour moi une découverte extraordinaire. Un chasseur n'aurait pas été plus excité en découvrant une ourse et ses petits dans leur tanière au fond des bois.

Je n'avais pas trois ans qu'on me mit à l'école. Le premier jour de classe fut sûrement rempli de toutes sortes de merveilles mais je ne m'en rappelle aucune. Je me souviens seulement de la servante qui me lave la figure et qui me met du savon dans les yeux, de ma mère qui me pend au cou, de peur que je ne le perde, un petit sac vert qui contient mon premier livre, et du vent venu de la mer qui le fait voler derrière moi, comme un étendard. Avant qu'on me mît à l'école, mon grand-père, à ce qu'on m'a dit, m'avait déjà appris mon alphabet sur les enseignes des boutiques de l'autre côté de la rue. Je me rappelle d'ailleurs distinctement comme je fus fier lorsque, une fois le premier livre terminé, je passai au

deuxième, qui paraissait si gros et si important en comparaison, puis de là au troisième. Le passage d'un livre à un autre constituait un progrès imposant, triomphal, dont le souvenir me reste précisément.

Ce troisième livre contenait à la fois des leçons de lecture et d'orthographe et des histoires intéressantes. La meilleure de toutes, à mon gré, c'était *Le chien de Llewellyn*^{*}, le premier animal qui me vienne à l'esprit après le rat des champs et sa petite voix aiguë. Elle fit sur moi et certains de mes camarades une impression si forte et si touchante que nous la relisions sans cesse, le cœur serré, en dehors de l'école aussi bien que dedans, et en versant des pleurs amers sur le brave Gelert, le chien fidèle abattu par son maître, persuadé qu'il avait dévoré son fils – l'animal étant revenu couvert de sang tandis que le jeune garçon était disparu – alors qu'il lui avait sauvé la vie en tuant un gros loup. Il nous faut remonter bien loin pour découvrir tout ce qu'un cœur d'enfant peut contenir de chagrin et de sympathie envers les animaux, autant qu'envers les humains ses semblables. Parmi la foule des souvenirs de mes années d'école, cette histoire venue du vieux temps se détache aussi claire que si j'avais moi-même fait partie de ce groupe de chasseurs gallois, que si j'eusse entendu sonner les cors, vu abattre Gelert, participé à la recherche du jeune disparu, découvert pour finir l'enfant heureux et souriant dans l'herbe et les broussailles près du loup mort et mutilé, et pleuré avec Llewellyn sur le triste sort de son noble chien et ami fidèle.

Le poème de Southey « La cloche d'Inchcape », qui raconte l'histoire d'un prêtre et d'un pirate, était un autre de nos morceaux préférés dans ce livre. Pour en signaler le danger aux gens de mer la nuit ou par gros temps, un bon prêtre avait installé une grosse cloche sur le rocher d'Inchcape. Plus violente était la tempête

* Voir les notes du traducteur à la fin du volume.

et plus hautes les vagues, plus fort sonnait la cloche, jusqu'au jour où Ralph, le méchant corsaire, la décrocha et la précipita dans les flots. Un beau jour, en effet, nous dit l'histoire, tandis que la cloche tintait doucement, le pirate avait mis le cap sur le rocher en disant: « Juste pour contrarier l'abbé d'Aberbrothok, je m'en vais envoyer cette campana par le fond. » Et il avait tranché la corde: la cloche avait sombré « avec un gargouillis, tandis que remontaient les bulles qui crevaient tout autour ». Puis « Ralph le corsaire mit à la voile et écuma les mers durant maint et maint jours; or voici maintenant que, riche de butin, il cinglait à nouveau vers les rivages de l'Écosse ». Survint alors, obscurcie par la nuit et les nuages, une horrible tempête avec d'énormes vagues rugissantes. « Où sommes-nous donc? demanda le pirate; je n'en sais, ma foi, rien... Ah! si seulement je pouvais entendre la cloche d'Inchcape... » Et l'histoire se poursuit qui explique comment le misérable « s'arracha les cheveux » et « se maudit lui-même de désespoir » quand, « dans un choc de cataclysme », le solide navire vint s'écraser contre le rocher d'Inchcape et coula jusqu'au fond, emportant Ralph et son butin tout à côté de la cloche du bon prêtre. Cette histoire flattait notre amour à la fois des belles actions, des grands espaces sauvages et de la loyauté.

Toute une succession d'expériences terrifiantes liées à ces premières journées d'école naquit des crimes commis à Édimbourg par le tenancier d'un garni de bas étage, qui permettait à de pauvres hères sans logis de venir dormir sur de simples bancs ou même par terre pour un penny la nuit ou à peu près, puis, lorsque la Mort secourable était venue les soulager, vendait leurs corps au docteur Hare de l'école de médecine, qui les disséquait. Aucun d'entre nous, les enfants, n'eut jamais vent de l'histoire d'origine, mais les servantes ne se firent pas faute de nous dire que des « Médecins volants », drapés dans de grands manteaux noirs et lar-

gement pourvus d'emplâtres merveilleusement collants, passaient la nuit à parcourir les chemins de campagne aussi bien que les rues des villes, à la recherche d'enfants qu'ils étouffaient avant d'aller les vendre. Au dire des bonnes, le mode opératoire de ces Médecins volants consistait à plaquer très rapidement un emplâtre adhésif sur le visage des écoliers en leur recouvrant la bouche et le nez pour les empêcher à la fois de respirer et d'appeler à l'aide, puis à nous fourrer sous son grand manteau et à nous emporter à Édimbourg afin de nous y vendre et nous découper en petits morceaux, pour permettre aux gens de savoir comment nous sommes faits par dedans. C'était toujours dans un murmure terrorisé que nous prononcions le nom du Médecin volant et aucun de nous ne s'aventurait à franchir la porte la nuit venue. L'hiver, la nuit tombait avant la sortie de l'école, et si le temps était couvert nous avions quelquefois du mal à trouver le chemin de la maison, à moins qu'on eût envoyé nous chercher un domestique muni d'une lanterne. Mais pendant la période où sévit le Médecin volant, l'école finit plus tôt, car s'il nous gardait jusqu'à l'heure habituelle le maître n'arrivait plus à nous faire sortir de la classe : nous aurions préféré rester toute la nuit et sans manger plutôt que d'affronter ces mystérieux médecins prétendument tapis à nous attendre. Il nous fallait gravir une éminence nommée le Davel Brae (la colline du Diable), qui se trouvait entre l'école et la rue principale. Un soir, juste avant la tombée du jour, comme nous montions tous en courant, l'un des enfants se mit à crier : « Un Médecin volant ! Un Médecin volant ! » et nous voilà tous à faire demi-tour en débandade jusqu'à l'école, à la stupéfaction de Mungo Siddons, notre instituteur. Je me rappelle encore le regard amusé de ce bon magister, qui nous dévisageait en tentant de comprendre ce qui nous avait pris, jusqu'à ce que l'un des grands expliqua hors d'haleine qu'il y avait « su' l' Brae un énorme

Médecin volant et qu'on peut pas rentrer chez nous ». D'autres confirmèrent l'horrible nouvelle. « Oui, oui, on l'a tous vu... comm' j' vous vois, m'sieu... avec sa grand' cap' noir' pour nous cacher... mêm' que certains ont bien cru voir un emplât' prêt à servir, dans sa main. » Nous étions dans un tel état de frayeur et de tremblement que le maître comprit que s'il ne nous emmenait pas lui-même jamais il ne serait débarrassé de nous. Du reste, il n'alla pas bien loin et nous mit sous la garde des deux plus grands élèves, qui nous accompagnèrent jusqu'au sommet du Brae, que chacun dévala à toutes jambes jusque chez lui, en s'engouffrant finalement dans la maison comme un écu-reuil traqué, dans son trou.

Juste avant la sortie, tout le monde se levait pour chanter le cantique: « Permits, Seigneur, que nous partions et daigne nous bénir. » Au printemps, quand les hirondelles rentraient de leur villégiature d'hiver, c'était plutôt:

Sois la bienvenue, petite étrangère,
Sois la bienvenue d'un lointain rivage;
Tu as échappé à tant de dangers...

et en chantant chacun se balançait d'un côté à l'autre au rythme de la musique. « Le Coucou », qui revenait clamer son nom chaque printemps, était un autre de nos chants favoris, mais quand rien de spécial ne faisait repenser à tel oiseau ou à tel animal particulier, nos chansons étaient très variées, ainsi

La baleine, la baleine, c'est l'animal de mon cœur,
Qui plonge, qui plonge, dans les profondeurs.

Mais la plus appréciée, c'était « Permits, Seigneur, que nous partions et daigne nous bénir », même si, j'ai

peur, les cinq premiers mots en étaient, à cette époque, les plus chargés de sens.

En plus de mes leçons, mon père me fit apprendre des cantiques et certains versets de la Bible, et pour avoir appris par cœur « Roc éternel » il me fit cadeau d'un penny : ce fut ainsi que, brusquement, je devins riche. L'argent gâte rarement les petits Écossais. En ces temps de nécessité, nous faisons plus de cas d'un penny que n'en fait aujourd'hui d'un dollar le plus pauvre écolier américain. Et décider quoi faire de ce premier penny fut une affaire d'une importance extravagante. Tout excité, je parcourus la rue d'un bout à l'autre, en passant en revue toutes les sucreries tentatrices étalées en vitrine, avant de me lancer dans un investissement si important. La même excitation gagna mes camarades quand se répandit la nouvelle extraordinaire que Johnnie Muir avait un penny, avec l'espoir de goûter à l'orange, à la pomme ou au sucre d'orge qu'il allait vraisemblablement engendrer.

À cette époque, on baptisait et vaccinait les nourrissons quelques jours après leur naissance. Je me souviens très bien d'une empoignade qui eut lieu avec le médecin à l'occasion de la vaccination de mon frère David. Elle intervint, me semble-t-il, avant qu'on me mît à l'école. Je ne pouvais imaginer ce que le médecin, un homme grand, habillé de noir, à l'allure sévère, faisait à mon frère, mais puisque maman, qui tenait celui-ci dans ses bras, n'y faisait pas d'opposition, je l'observai tranquillement lui érafler le bras jusqu'à tant que je vis le sang couler. Alors, incapable de garder plus longtemps confiance même à ma mère, je trouvai le moyen de sauter assez haut pour attraper et mordre le bras du docteur en hurlant que « j'allais sûr'ment pas lui laisser fair' du mal à mon gentil p'tit frère », tandis qu'à ma stupéfaction maman et le médecin se contentaient de rire de moi. Tant est quelquefois loin d'être parfait l'accord entre parents et enfants, et tant res-

semblent à des fauves les petits garçons – petits païens sans cesse occupés à se battre, à mordre et à grimper partout.

Mon père était très fier de son jardin ; il semblait toujours s'efforcer de le faire ressembler le plus possible à celui d'Eden. Dans un coin du jardin, il avait donné à chacun de nous un petit morceau de terrain particulier, où nous avions la liberté de planter ce qu'il nous plaisait, émerveillés de voir comment les graines sèches et coriaces pouvaient se transformer en douces feuilles et tendres fleurs, et trouver leur chemin vers la lumière. Et pour juger de leur développement, nous arrachions chaque jour les plus grosses, telles que celles de pois et de haricots. Ma tante avait aussi dans notre jardin un coin à elle, qu'elle remplissait de lis : nous regardions tous avec le plus grand respect et la plus grande admiration ce précieux massif, en nous demandant si, lorsque nous serions grands, nous serions jamais assez riches pour posséder rien d'aussi superbe. Nous nous figurions que chaque lis valait une fortune et aucun d'entre nous n'osa jamais en toucher ne fût-ce qu'une feuille ou un pétale. Ils nous frappaient littéralement de crainte et de respect. Que j'étais loin alors des champs de lis sauvages de Californie, que je devais voir dans toute leur splendeur !

Du temps que j'étais un petit garçon, à l'école de Mungo Siddons, une exposition horticole se tint à Dunbar, et je vis un grand nombre d'exposants y porter des dahlias par poignées énormes, les premiers de ma vie. Ils me paraissaient merveilleux, autant par la taille que par la beauté, et comme pour les lis de ma tante, je me demandai si jamais je serais assez riche pour en avoir à moi.

Bien que je n'aie jamais osé toucher aux lis sacro-saints de ma tante, j'ai la meilleure raison de me rappeler avoir volé parfois quelques fleurs ordinaires à Peter Lawson, un apothicaire qui faisait également

office de médecin pour la majeure partie des pauvres de la ville et des alentours. Il avait un poney considéré comme très fougueux et dangereux, et quand on l'appelait hors de la ville, il montait cette bête extraordinaire, qui, pour être longtemps restée à l'écurie, était fringante et turbulente, et pour notre plus grand plaisir se cabrait, bondissait et gambadait d'un côté de la rue à l'autre avant qu'il ait pu la convaincre de filer droit. Nous autres, jeunes garçons, étions béats d'admiration, en nous demandant comment le potard pouvait être assez courageux et assez habile pour monter et rester sur le dos de cet animal sauvage. L'illustre Peter adorait les fleurs ; il possédait un beau jardin clos d'une grille de fer, entre les barreaux de laquelle il m'arrivait souvent de chiper une fleur avant de décamper. Or un beau jour, Peter me surprit en flagrant délit, sortit en trombe dans la rue et se saisit de moi. J'eus beau crier que s'il me laissait m'en aller « jamais plus j'vol'rais », il ne dit pas un mot mais m'emmena jusqu'à l'écurie du poney, m'y poussa derrière l'animal et referma la porte. Bien évidemment je poussai des cris, mais sitôt enfermé, la peur de recevoir une ruade étouffa tous les bruits et ce fut même à peine si j'osai respirer. Mon seul espoir : silence et immobilité. Vous pouvez vous imaginer mon supplice ! Je n'ai plus jamais volé d'autres fleurs à Peter Lawson. C'était pour la jeunesse un juge certes sévère, mais juste.

J'étais du reste déjà passé une autre fois entre ses mains, vers deux ans et demi. La servante de la maison nous donnait, à nous autres mioches, régulièrement le bain avant de nous mettre au lit, mais le cuisant récurage au savon du samedi soir, en préparation du dimanche, était particulièrement sévère et redouté de tous. Ma sœur Sarah, qui était de peu mon aînée, voulant prendre un jour le haut tabouret où j'étais installé attendant mon tour, m'en bouscula sans autre forme de procès. Mon menton vint frapper sur le bord du

TABLE

CHAPITRE PREMIER	
<i>Une enfance en Écosse</i>	7
CHAPITRE II	
<i>Un nouveau monde</i>	39
CHAPITRE III	
<i>La vie dans une ferme du Wisconsin</i>	63
CHAPITRE IV	
<i>Un paradis d'oiseaux</i>	91
CHAPITRE V	
<i>Jeunes chasseurs</i>	111
CHAPITRE VI	
<i>Le garçon de charrue</i>	131
CHAPITRE VII	
<i>Science et inventions</i>	157
CHAPITRE VIII	
<i>Le monde et l'Université</i>	171
Notes du traducteur	187
Chronologie par <i>André Fayot</i>	197
Postface de <i>Bertrand Fillaudeau</i>	203